

LE REVOLVER DE LACAN

de Jean-François Rouzières

Jean-François Rouzières signe un premier roman prometteur. Il ne se contente pas de nous raconter une histoire, inspirée par son métier de psychanalyste. Il développe aussi un style très personnel, déroutant mais bien adapté à son personnage : des phrases souvent amputées, peu de verbes, une façon originale d'aller à la ligne, un rythme saccadé qui fait penser au tir d'une arme automatique. Ces suites de mots, cette efficacité dans l'évocation, cette absence apparente de nuances structurent le personnage de Gabriel, jeune officier engagé en Afghanistan dans la lutte contre les talibans. Il va accomplir un très douloureux parcours, pour accéder enfin à une vie où il pourra être lui-même.

Le Gabriel soldat est presque robotique. Il trouve dans la vie militaire l'encadrement dont il pense ne pas pouvoir se passer :

"J'ai été un bon soldat.

J'adorais ça.

L'armée. Son ordre. Sa planification. Sa hiérarchie".

Il ne se sent bien qu'en mission, parce qu'alors, tout devient simple :

"La mission. Enfin... Je n'attendais que la mission. C'était ma place.

Le désert.

Tout était bien organisé".

Plongé au cœur de l'action, il semble presque faire l'amour avec la guerre :

"Réveil.

Turbines des hélicoptères.

La nuit claire.

Formes arrondies des dunes".

"La nuit qui se lève. La peur au bas du ventre. Une peur jouissive. Cette intensité intérieure de l'opération qui commence... Adrénaline. Exaltation".

Dans cette vie où tout est excessif, il flirte sans cesse avec la mort.

"On dirait que la mort te repose, que les batailles te remettent le cœur à l'heure, et que le combat régule ta mélancolie".



Il est amoureux d'une femme mariée, Mathilde, qui ne se donne à lui que pour mieux se dérober. Mais, au combat, il est totalement sous l'emprise de son capitaine, une Ukrainienne qui parle six langues et qui est le mâle de leur couple : *"Elle se donnait à moi comme un homme"*. Cette relation est d'autant plus ambiguë qu'elle se double d'un rapport à sa mère très infantile, comme celui d'un très jeune adolescent.

Il est donc en pleine immaturité, ce qui l'ancree dans son métier de soldat parce qu'il y trouve à la fois le cadre dont il a besoin, les extases auxquelles il aspire et la chaude camaraderie de ses compagnons de combat, dans une complète confusion de sentiments, où se mêlent et s'enchevêtrent sa sexualité, son affectivité et ses pulsions les plus primales.

"La sensation de faire partie d'un tout qui nous dépassait et nous sécurisait, nous justifiait".

Mais ce flirt permanent avec la mort n'a rien de virtuel. Il est fait de chair et de sang et chacun y risque sa vie. *"Je n'ai pas peur. Non. J'aime coller à la mort."*

Et plus je la colle, plus elle me rejette. C'est comme les filles... La mort, elle est fatiguée de me voir".

Jusqu'à ce que Nadja trouve elle-même la mort, au cours d'une opération mal menée. Le même jour, sa mère meurt également.

"Ma mère est morte. Quelque chose s'empare de moi. Une force intérieure. Profonde. Dissociation. Je nage. Je ne marche plus. Invisible. Ma mère est morte".

"Je ne dis rien. Je m'absente. De tout".

Après ce double drame, Gabriel quitte l'armée et ses camarades. Par là-même, il perd tout, sa mère naturelle et sa mère d'élection, ses compagnons de combat, le cadre strict et rassurant dans lequel s'inscrivait sa vie. Alors, privé de

mères, il va d'abord s'engouffrer en lui-même, avant de se mettre en quête d'un père.

Il part chercher l'oubli en Bretagne.

"Rentrer en moi. En apnée. Pour que les voix se taisent. Nager. Longtemps. M'éloigner de la côte et chercher l'épuisement. Aller plus loin. Au large... Chercher la limite et frôler les ténèbres".

"J'allume des cierges dans l'indolence de l'eau, illuminant avec ma lampe de combat les anfractuosités des roches où croisent des poissons placides, traçant des faisceaux qui se perdent dans les profondeurs où je retrouve enfin son visage".

Quel visage, celui de sa mère, ou celui de Nadja ? En fait, ils se confondent.

Il passe ainsi son temps à échapper à lui-même.

"Je pratiquais l'art de la fugue."

J'aimais cet état d'errance. Cette dislocation de mon existence. Ce démembrement".

"Je n'appartenais plus à personne. J'étais dans les bras de Nadja. Et dans le ventre de ma mère... La porte était ouverte en moi. Et j'accueillais toutes ces voix des morts".

Mais il se lasse de ces errements et cherche de nouvelles stabilités, que la fugace Mathilde est bien incapable de lui donner. D'ailleurs, elle ne peut lui donner quoi que ce soit, puisqu'elle ne sait que prendre et retenir.

Au cours d'une de ses innombrables pérégrinations dans Paris, son attention est attirée par une plaque de psychanalyste. Spontanément, il entre dans son cabinet et rencontre le praticien, un homme à la tête de chaman, et qui prend des poses "pharaoniques", Monte Cristo. A cet instant même, Gabriel devient complètement muet.

Ainsi s'engage un traitement bien paradoxal, dans lequel le patient est aphone. Est-ce maladif, ou le signe d'une gestation ? On se souvient de Zacharie, le père de Saint-Jean-Baptiste, qui perd aussi la parole et ne la retrouvera qu'à la naissance de son fils. Alors,

Gabriel n'est-il pas rentré dans ce silence pour mieux vivre l'enfouissement qui lui permettra de naître à une vie nouvelle ?

Dès le début, ses relations avec le psychanalyste sont conflictuelles parfois violentes, toujours douloureuses. Elles ressemblent un peu à un accouchement. *"Les séances ressemblaient à des exercices de haine"*. Comme l'apparence de détestation que peut revêtir la relation d'un adolescent révolté contre son père.

Avec sa puissance et sa solidité, Monte Cristo permet progressivement à Gabriel de se détacher de ses souvenirs et de se délier de sa mère et de Nadja. Mais ce n'est pas encore l'accès à la maturité, car Gabriel va transférer sur Monte Cristo tout ce qu'il ne peut plus cristalliser sur ses affections passées, Mathilde étant toujours aussi volatile et incertaine.

"Un enfant.

Je veux être un enfant. Son enfant à lui".

Cependant, le traitement fonctionne, et les moments de violence font sans doute partie de la thérapie. Gabriel commence à s'arrimer à la vie, à la vie réelle. Bizarrement, ce lien d'un patient à son psychanalyste va être symbolisé par un objet que détient Monte Cristo et qu'il décide de donner à Gabriel, le revolver de Lacan. Par ce geste, le praticien veut-il ainsi l'inviter à rompre le lien créé, condition indispensable à une liberté retrouvée ? Lui permet-il ainsi de tuer le père ?

Tout appelle ainsi Gabriel à se détacher. A se détacher de ses amours anciennes, de son enfance, de sa maîtresse, de ses combats, de ses peurs, de ses règles, de Monte Cristo.

Dans le quartier de la Goutte d'Or où il habite, il est victime d'une agression nocturne et a

tout juste le temps d'appeler Mathilde sur son portable. Elle mobilisera immédiatement ses anciens camarades de combat pour le sortir de cette dangereuse situation. Gabriel y retrouvera la parole.

Le voici désentravé, mais non libéré. Plusieurs années ont passé et Gabriel a repris ses études de médecine. Il est maintenant psychanalyste dans les beaux quartiers. Il est aussi de moins en moins épris de Mathilde qui continue à l'utiliser quand le désir l'en prend. Ses courses à pied dans Paris la nuit ne lui suffisent plus. Il rencontre un très vieux légionnaire avec lequel il se lie d'amitié, en échappant au piège d'une nouvelle et illusoire recherche de père. Et voici que le destin malicieux veut que Mathilde et sa famille déménagent et s'installent dans un grand appartement en face de celui de son nouvel ami. Devenu involontairement le voyeur de la vie de sa maîtresse, il la regarde désormais d'une façon plus clinique. Il comprend qu'il ne sera jamais le centre de sa vie et qu'elle ne risquera pas son confort et ses enfants. Cette situation insolite de voyeurisme lui permet de prendre enfin la distance nécessaire et d'en tirer les conséquences. En rompant avec Mathilde, il se libère de son état d'enfance et peut désormais aborder sa vie d'adulte, libre, démuni, mais prêt à s'assumer. Nadja avait un fils, Aliocha, qui doit avoir une dizaine d'années. Cet Aliocha permettra peut-être à Gabriel d'assumer enfin un rôle de père.

Jacques PIRSON

"LE REVOLVER DE LACAN"

de Jean-François Rouzières

Editions du Seuil.

303 pages.

18,50 □